

*Lettre trouvée dans ma boîte aux lettres ce matin, signée d'un certain T.*

Arles, le 3/03/2017

Ma chère Paulette,

Je t'écris depuis Arles, où je suis dans le jardin de Caroline qui prend bien soin de moi, depuis ton départ. Certes, je t'en veux un petit peu de m'avoir abandonné ainsi, mais je sais que tu ne l'as pas fait exprès. Je voulais juste dire à tes amis, qui ne connaissent pas forcément le secret de mes pensées de chat, combien j'avais eu de la chance le jour où tu as jeté ton dévolu sur moi – en même temps, c'est un peu normal, je suis le plus beau de tous les chats, me l'as-tu assez dit et répété – à juste raison.

La première chose que j'ai aimé chez toi, c'est ta cuisine : j'ai vite compris que tu adorais recevoir tes amis, ce qui m'arrangeait bien puisqu'à l'occasion du mitonnage de tes délicieux petits plats, j'étais ton premier goûteur. Pour être tout à fait franc, je peux aussi avouer que parfois j'ai été ton convive autant que ton goûteur.

Je te remercie d'avoir pris soin d'assurer le juste équilibre entre nourriture sèche et nourriture humide.

Je te remercie également de t'être interposée entre moi et mon ennemi personnel, le vétérinaire, qui à grand coup d'assertions aussi scandaleuses que mensongères (« ce chat est trop gros ») voulait me faire subir le tyrannie diététique de notre triste époque. Grâce à toi, ce péril m'aura été épargné.

Comme tu savais décidément beaucoup de choses sur l'art de se mettre au service de son chat, merci enfin de m'avoir procuré, peu de temps après mon arrivée, ce formidable grattoir qui me servait en même temps de trône pour veiller sur mes sujets – c'est-à-dire toi. J'aimais beaucoup m'y percher et t'entendre faire mon éloge (je le répète : bien mérité) auprès des gens qui te rendaient visite.

Certes, ma condition de chat impérial comportait quelques désagréments : devoir régner sans jamais perdre une moustache de ma dignité, et surtout, supporter le transport dans notre château d'été, en Arles, qui nécessitait le recours à un engin diabolique : la boîte à chats à roulettes. Je ne sais qui t'a recommandé cet objet maléfique, mais tu auras pu apprécier à maintes reprises mon félin stoïcisme quand tu me faisais traverser le Jardin des Plantes au vu et au su de tous, ainsi emprisonné. Par contre, quelle étrange idée de me confier à cette Camille B. visiblement ignorante des secrets de ma psychologie, qui m'infligea un traumatisme métropolitain de grande ampleur, dont pour des raisons de décence élémentaire, je ne puis détailler ici les conséquences urinaires. Bref, toujours est-il qu'à l'issue de ces voyages, je retrouvais mon second royaume, puisque tu avais eu le bon goût d'être la propriétaire d'une maison avec terrasse et passage régulier d'oiseaux, sans parler des bains de soleil dans lesquels je me complaisais, pendant que cuisait le confit de canard.

Et bien que cette fois, cela concerne notre stricte intimité, je ne peux pas leur laisser ignorer avec quelle mansuétude tu m'as fait une place dans ta chambre où je pouvais te tyranniser à toute heure du jour et de la nuit, en te mordillant les mollets et les orteils, pour ton plus grand plaisir – et le mien. Grâce à moi, point de grasses matinées inutiles, de la ponctualité dans les croquettes, bref, tout l'équilibre de ta journée reposait sur mes coussinets.

Enfin, je dois saluer la vitesse à laquelle tu as appris mon idiolecte – certes, tu avais déjà de bonnes bases – et la justesse avec laquelle tu décryptais mes cinquante nuances de miaou, car il ne faut pas plaisanter, entre « j'ai faim », et « je veux un câlin », l'humain n'a pas droit à l'erreur. Sache que tu ne m'as jamais déçu.

Ma chère Paulette, j'espère que tu auras apprécié autant que moi notre vie à deux. Tu sais, je suis toujours aussi impérial et beau, mais je dois te faire un aveu : tu me manques.

Titus

(Véronique Montémont, Camille Bloomfield, Bertrand Tassou)